

LETTRE DE M. COILLARD

Londres, 6 août 1880.

Londres! Encore une borne que nous passons, une nouvelle étape que nous venons de faire ! Quelques-unes encore peut-être, puis viendra la dernière, et le voyage sera terminé. C'est ainsi que la vie, à mesure que nous avançons, devient de plus en plus solennelle.

Londres, c'est le centre du tourbillon de la vie commerciale moderne. Et cette vie se personnifie en quelque sorte dans ce labyrinthe de voies ferrées, dans ces trains qui se croisent, s'entrecroisent, sifflent, jusque sur les toits des maisons ou — comme s'il n'y avait plus de place au soleil — s'enfoncent et circulent dans des profondeurs obscures, sous les fondements de la cité fiévreuse, vomissant partout des flots d'êtres humains. A voir ces multitudes se presser, se coudoier, courir hors d'haleine à leurs affaires, l'étranger éprouve une pénible impression. Après tout, Londres est un désert pour lui s'il n'y connaît personne. Je comprends la détresse de ces deux enfants que nous trouvâmes un jour tout sanglotants. Ils avaient perdu de vue leurs parents, et dans ces milliers de gens qui passaient et repassaient devant eux, et les bousculaient au besoin, ils ne voyaient que des étrangers. Ils se sentaient tout seuls. On dit que, dans ce mouvement perpétuel des masses, il n'est pas permis au pauvre de s'arrêter. Veut-il reposer un instant, sur le seuil d'une porte, ses membres fatigués, aussitôt un sergent de ville est là qui lui crie sans pitié : « Move on ! move on ! » Passez plus loin ! et plus loin il passe pour s'entendre répéter le même ordre impérieux : « Passez plus loin ! » — jusqu'à ce qu'enfin il cherche un refuge dans le tombeau.

Malgré tout cela, j'aime Londres. Il y a vingt-trois ans, j'y passais pour me rendre en Afrique. Je ne savais pas un mot

d'anglais. Nous y séjournâmes dix ou douze jours avec M. et Madame Daumas. La veille de notre embarquement, j'avais fait un achat important de livres. Mais lorsqu'on me les apporta le soir à notre hôtel, quelle ne fut pas ma douleur de découvrir que j'avais perdu le billet de banque pour lequel j'avais changé toute ma monnaie française ! Le chef de la maison, un chrétien, acquitta mon compte, mais nous partions le lendemain matin à huit heures. Je passai toute la nuit à prier, à débiller, tourner et fouiller chaque objet imaginable : en vain. D'aussi grand matin que possible, accompagné d'un ami, je me rendais aux magasins où j'avais la veille fait des emplettes. Mais l'idée de chercher un billet de banque à Londres, dans des magasins ! On me rit au nez. Je rentrais donc triste à notre logement où les fiacres nous attendaient déjà, quand, passant devant l'hôtel des postes, j'entendis une voix m'appeler. Je me retourne et j'entre dans un magasin de papeterie. « Pardon, Monsieur, n'avez-vous pas acheté quelque chose ici hier ? — Oui, du papier et un encrier ; pourquoi ? — N'avez-vous rien perdu ? — Mais oui, j'ai perdu un billet de banque, l'auriez-vous peut-être trouvé — Le voici, vous l'avez laissé tomber hier de votre portefeuille.... » On comprend mon émotion. Je ne revenais pas de mon étonnement. Retrouver un billet de banque perdu à Londres, dans la Cité, cela tenait du miracle ! Ce jeune homme qui me le remettait n'avait pas besoin de m'apprendre qu'il craignait Dieu. Il était membre de l'Union chrétienne des jeunes gens. On m'attendait avec impatience. Madame Daumas inquiète guettait à la fenêtre, et d'aussi loin qu'elle le put me questionna par signes. Lui montrant le précieux billet, je lui criai : « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ! » Et quelques instants après, nous avions quitté Londres et nous nous embarquions pour l'Afrique.

Cette fois ci, mes impressions de Londres, pour être différentes, n'ont pas effacé les premières, au contraire. Il est vrai qu'à côté d'une grande opulence, il y a une abjecte mi-

sère. Mais rien de plus touchant que de voir la générosité, la charité et l'activité que déploient les chrétiens. Les Anglais sont riches, dit-on. Oui, mais ils savent *donner*, et au besoin *se donner* ; reconnaissons-le. Je n'apprendrais rien aux amis des missions si je leur faisais la nomenclature des œuvres individuelles qui se poursuivent à Londres, les œuvres de miss Mac Pherson, de Dr Barnardo, George Holland, M. et Madame Guinness et d'autres. Elles sont constamment devant les yeux du public. Une de celles qui nous a le plus intéressés, c'est celle des « cafés. » En passant devant ces « palais (1) », vous ne les trouvez en rien différents des autres ; mais entrez, tout change. Pour quelques sous, vous avez d'excellent café ou thé, à volonté, avec pain, beurre, confitures, etc., vous pouvez même vous y assurer un bon lit moyennant une rémunération très modique. Et puis, derrière, se trouve une salle bien éclairée qui se remplit tous les soirs, et où l'on prêche l'Évangile. Je n'oublierai pas de sitôt le bon accueil qu'on nous y fit deux ou trois fois, et avec quel sans-façon on applaudissait ce que j'avais à dire. Ces pauvres gens voulurent faire une collecte. Je ne m'attendais qu'à quelques sous, et on me remit plus de 50 francs. Un cocher de fiacre, à l'issue de la réunion, vint à moi et me dit : « C'est moi qui vais vous reconduire chez vous dans ma voiture. » Au bout d'un moment, il nous faisait rouler, et rien ne put le décider à accepter des mains d'un ami le prix de la course.

Nous avons trouvé plusieurs de ces cochers de fiacre, en qui nous avons reconnu des frères en Christ. De telles rencontres à Londres sont particulièrement agréables. Que ceux donc qui vont dans les « carrefours », comme ceux qui parcourent les « chemins et les haies » pour presser les pauvres et les mendiants d'entrer dans la salle du festin, prennent courage, leur travail n'est pas vain devant le Seigneur.

(1) Nom que les Anglais donnent à des débits de liqueurs fortes.

(Note des Réd.)

Des réunions qui nous ont tout spécialement intéressés sont celles de Mildmay. Comme nos journaux religieux en auront sans doute beaucoup parlé, je ne m'exposerai pas à raconter ce que vous savez déjà. Les œuvres de Mildmay, diaconesses, écoles, classes de toutes espèces pour les grandes personnes, hommes et femmes, humbles à leur origine, ont pris une extension considérable. Un homme de Dieu, le fondateur, feu M. Pennyfather, conçut l'idée d'avoir tous les ans des réunions pour les chrétiens de toutes dénominations, où des hommes éminents traiteraient des sujets spéciaux. Cela répondait à un besoin général. Aussi y accourton de tous les comtés de l'Angleterre... Une magnifique salle a été construite qui peut contenir de deux mille cinq cents à trois mille auditeurs. Et en y entrant, je n'ai pu m'empêcher de désirer que nous en eussions une aussi de ce genre à Paris. Dans un temps où les *conférences* sont devenues le genre populaire et où les chrétiens de toutes dénominations se recherchent pour des œuvres communes, un local pareil est indispensable, et je ne suis pas peu étonné que personne n'ait encore pris l'initiative pour en jeter les fondements. Pourquoi Paris n'aurait-il pas aussi son Exeter Hall, ou, si vous le voulez, sa *salle de la Réformation* ?

Nous avons entendu des discours admirables du Dr Bonar, d'Aitken et de notre cher frère Th. Monod. Mais un des traits caractéristiques de ces réunions, c'est la part qu'y ont prise des laïques, des hommes comme M. Stev. Blackwood, lord Polwarth. Quelle puissance il y a dans la piété de tels hommes ! J'ai remarqué la même chose partout où j'ai été ; les laïques ont forcé la consigne et se sont mis à la brèche, même dans l'Eglise anglicane. Et ce qui m'a non moins étonné, c'est leur connaissance des saintes Ecritures. De fait, partout où vous allez maintenant, vous n'entendez parler que de « Bible readings. » On dirait que ce n'est que maintenant que l'on vient de découvrir cette mine de diamants. Aussi jamais n'en avait-on tiré de plus grandes richesses.

Quant aux réunions de Mildmay, quelque belles qu'elles aient été, je crois qu'elles l'auraient été bien davantage encore s'il y avait eu plus de spontanéité, et si, au lieu de deux ou trois orateurs désignés d'avance, on avait pu en entendre d'autres. A part les conférences toutes consacrées à l'édification, il y a eu aussi des réunions particulières qui se tenaient soit dans les locaux moins vastes, soit en plein air, et réunissaient ainsi un choix d'adhérents. Comme il y en avait six, sept, et même, je crois, huit à la même heure, il était impossible de les suivre toutes. Nous avons eu la part du lion, nous. Notre réunion principale s'est tenue dans la grande salle. Mais je crois que la plus intéressante et la plus bénie est bien celle qui s'est tenue le samedi dans un local plus petit. Elle avait par conséquent un caractère plus intime. Comme témoignage d'intérêt, on nous a donné le bénéfice d'une collecte spéciale qui a produit à peu près 525 francs. Une connaissance précieuse que nous y avons faite, c'est celle d'une excellente personne, Madame C., de Brighton, qui a suivi notre œuvre en Afrique depuis vingt ans et qui était venue à Londres tout exprès pour nous voir.

L'éternité nous révélera tout ce que nous devons aux prières de cette excellente et fidèle amie. C'est un de ces canaux que nous ignorions et par lesquels nous avons reçu tant de bénédictions.

A peine les réunions de Mildmay terminées, commençaient celles du Jubilé des écoles du dimanche. Nous assistâmes entre autres à la grande démonstration au Palais de Cristal. Un tel événement est une date dans la vie d'un homme. Il me semble encore entendre ce chœur de cinq mille voix choisies, dans l'enceinte du palais même, puis celui de trente mille dans le jardin du Palais, exécuter non pas des morceaux de musique à faire effet, mais des airs de cantiques louant le Seigneur. Il y a dans de telles démonstrations et leur popularité quelque chose qui non seulement impressionne profondément, mais qui révèle le secret de la puissance de

cette nation. A chaque pas ce secret se trahit, ce sont même les monuments publics qui le proclament ! Chez nous, vous voyez partout : « Liberté, égalité, fraternité ! » Ici des inscriptions de ce genre : « Toute gloire est due à Dieu seul », ou bien encore sur le frontispice de la Bourse : « La terre appartient à l'Éternel avec tout ce qu'elle contient. »

Après les réunions dont je viens de parler, je trouvai qu'on m'avait taillé du travail. Aussi, accompagné de notre ami dévoué, le major Malan, je me mis courageusement en campagne et plaidai pour l'Afrique et le Zambèze partout où l'on m'en donna l'occasion. Nous débutâmes par le palais des Communes où le capitaine Gossett avait convoqué dans ses salons des amis chrétiens, des personnages distingués qui prennent un grand intérêt à l'évangélisation de l'Afrique. C'était proprement l'assemblée annuelle de la Société que vous connaissez et dont le major Malan est le zélé secrétaire. Ensuite eurent lieu des réunions de salons ici et là, et puis nous fîmes un tour dans la province : Aldershot, Guildford, Weymouth, Dorchester, Whareham, Woolwich, Wimbledon, Sevenoaks furent ainsi visités.

Partout, nous eûmes des réunions intéressantes, chacune ayant son cachet particulier. Ici, c'était un colonel qui présidait en vrai style britannique, et la réunion avait un ton martial ; là, c'était le maire de la ville, dans une salle publique ou à la mairie même ; ailleurs encore, c'était un pasteur de l'Eglise anglicane qui s'était mis en frais pour l'occasion, avait élevé une grande marquise sur la pelouse de son jardin et convoqué l'élite de la ville ; ailleurs, c'était même un évêque : M. Moule, qui a travaillé de longues années en Chine comme missionnaire et va y retourner comme évêque. Pensez un peu, la Chine plaidant pour l'Afrique, et l'Eglise anglicane donnant un témoignage d'affection aux Eglises réformées de France et de Suisse ! Aller ainsi de lieu en lieu, faire chaque jour de nouvelles connaissances et voir de nouveaux visages, il y a là quelque chose de fatigant et qui de-

mande plus de courage qu'on ne le croit. Mais près d'un brave, qui se sentirait lâche ?

Le moment de notre visite en Angleterre était des plus mal choisis. C'était la fin de la saison ; tout le monde était fatigué de meetings et de collectes, et je suppose qu'en voyant les affiches annonçant le Rév. F. C... et le major Malan, plus d'une personne s'est dit : « Eh ! quoi ! encore un meeting ! encore une collecte ! »

Nous avons un mauvais nom en Angleterre comme en Suisse, on croit vraiment que nous ne voyageons que pour mendier. Un lord, S..., pour qui j'avais une lettre de recommandation, m'invita chez lui, s'excusa de n'avoir pu assister à telle réunion que j'avais tenue, puis me dit brusquement : « Je suppose, Monsieur, que vous êtes venu faire une collecte ? » Le rouge me monta au visage. — « Non, Monsieur ; mon Maître ne m'a pas donné cette mission. Faire connaître l'œuvre qu'il nous a confiée, c'est notre seul but. Quant aux fonds dont nous avons besoin, si le Maître veut que nous travaillions pour lui, il saura nous les fournir. Nous aurons atteint notre but si nous réussissons à intéresser les chrétiens à la tâche qui nous a été assignée. Ils donneront de bon cœur et sans nos sollicitations pour une œuvre pour laquelle ils prient. » — Avec de tels principes, vous étonnerez-vous si nos collectes sont peu fructueuses ? Mais que nous servirait-il de collecter, coûte que coûte, l'argent qu'il nous faut, et puis, une fois l'œuvre entreprise, nous sentir seuls et délaissés ? L'argent se trouvera ; le principal, c'est un intérêt vivant qui nous soutienne, une fois à la brèche.

Il ne m'est pas possible de dire jusqu'à quel point nous avons réussi, ma femme de son côté et moi du mien, dans cette sérieuse mission. Nous ne l'avons nullement chérie et nous ne l'avons entreprise qu'à notre corps défendant. Car, permettez que je le dise, je suis jaloux pour les chères Eglises de ma patrie. La mission du Zambèze, si nous l'entreprenons, ne doit pas être anglaise, mais française, franco-suisse,

si possible. Que les Eglises de France et de Suisse nous disent qu'elles reculent devant la tâche, alors d'autres pourront l'entreprendre. Mais j'aurais de la douleur au cœur de voir nos chères Eglises se laisser ravir leur gloire et leur couronne. Je pose la question sur la conscience des pasteurs évangéliques de ma patrie. O frères bien-aimés, ne faisons pas l'œuvre du Seigneur lâchement et à demi. Elle est trop grande, trop sainte pour cela ! Lorsque les Juifs relevaient les murs de Jérusalem, les chefs prirent l'initiative et le peuple prit à cœur ce travail.

C'est sur ces entrefaites qu'un télégramme vint un jour m'annoncer l'arrivée de mon ami Mabile à Southampton. J'allai, entre deux réunions, lui souhaiter la bienvenue, et passer quelques instants avec lui. Il m'apportait de tristes nouvelles. D'abord, celle du désarmement des Bassoutos. Et les télégrammes sont venus les uns après les autres, depuis lors, nous causer les plus vives inquiétudes. Maintenant, paraît-il, l'excitation diminue, les Bassoutos ne se révolteront pas, Dieu soit béni ! Elle est d'autant plus criante l'injustice dont ils sont victimes, et rien ne saurait l'atténuer, si ce n'est, comme ils disent eux-mêmes, les pauvres gens, qu'ils ont la peau noire. Et cependant, ajoutent-ils dans leurs prières, « c'est toi, Seigneur, qui nous as faits noirs. »

Une autre nouvelle qui nous est allée droit au cœur, c'est celle de la mort d'Asaèle. Quelle perte ! nous écrivions-nous. Il était l'aîné de la bande. Converti tard dans la vie par le ministère d'Eléazare Marathane, il était intellectuellement peu développé. Mais, par contre, c'était un des hommes les plus pieux que j'aie connus en Afrique. Vous publiez sans doute la lettre d'Asser. Il peint en deux mots le caractère de notre cher Asaèle : « C'était un homme doux, débonnaire, qui ne savait pas se fâcher. » C'est bien là, l'homme en effet, l'ami de tous, au caractère toujours égal, se nourrissant de la Parole de Dieu et de la prière. Il avait une foi simple... Et Dieu l'a pris ! Hélas ! nous tremblons toujours pour l'arche du Sei-

gneur, nous sommes toujours prêts à nous écrier et à étendre les mains pour l'empêcher de tomber ! Le Seigneur sait ce qu'il fait. Est-ce un second commencement de nos deuils ? Allons-nous nous décourager ? Alors, renonçons à l'entreprise avant de nous y mettre. Mais si nous la voulons, « que notre aide soit au nom du Dieu qui a fait les cieux et la terre ! »

L'autre jour, à une station du chemin de fer souterrain de Londres, je prends nonchalamment un journal et je lis : « Le chef Molapo, du pays des Bassoutos, est mort ! » Je ne vis plus rien, ma vue se troubla. Quoi, Molapo mort !... O mon Dieu, que tes voies sont mystérieuses, insondables ! Il faudrait savoir ce que Molapo a été pour moi et aussi peut-être ce que j'ai été pour lui pendant ma carrière missionnaire, pour comprendre ce que j'éprouvai. Hélas ! j'étais son Michée !... Il trouvait que dans le domaine de la religion je ne lui prophétisais jamais rien de bon ! Lui, comme homme, avait de belles qualités. Il fit preuve d'intelligence et de bravoure dans sa jeunesse, ce qui lui avait gagné la prédilection de Moshesh, son père, et valu une grande influence dans le pays. Il était né pour commander et ne souffrait pas d'opposition. Il faisait trembler tout le monde devant lui. Le prestige de son nom pesait comme du plomb sur tout son district, et le hameau le plus isolé n'y échappait pas. Immensément riche en bétail, comme plus tard en espèces, il se servait de ses richesses comme d'un moyen de s'assujettir toutes les volontés. Ainsi que tous les tyrans, il voulait primer en toutes choses et régler par ses caprices les progrès de la civilisation et de l'Évangile. Sa riche nature avait pourtant de beaux mouvements de générosité qui le mettaient en heureuse contradiction avec lui-même. Mais, jaloux de son autorité et enivré de son prestige et des adulations de ses petits courtisans, il était devenu méfiant, ombrageux, injuste et extraordinairement superstitieux. Quiconque a lu le récit touchant de sa conversion ne saurait douter de sa réalité. S'il

fût resté chrétien, il eût été le sauveur de la tribu. Malheureusement il retourna au paganisme et devint l'ennemi le plus acharné et aussi le plus redoutable de l'Évangile. Un peu avant mon arrivée au Lessouto, il persécuta, autant que cela fut en son pouvoir, les chrétiens de son district, dépouilla les principaux d'entre eux de leur bétail, priva d'autres de leurs champs; il était toujours aux aguets pour arrêter si possible un pécheur sur le chemin de la conversion. Et pourtant sa conscience parlait encore, en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour l'étouffer. On assure que pendant longtemps, il ne se couchait jamais sans lire la Parole de Dieu et prier, tout en vivant dans le péché. Par moments, ses combats étaient tels que sa raison en était obscurcie. Il fuyait dans la montagne et se retirait avec quelques serviteurs dans une grotte. J'eus souvent des entretiens très intimes avec lui. Je lui demandai un jour, dans un de nos tête-à-tête: — « Dis-moi franchement, Molapo, qu'éprouvais-tu quand tu t'es converti? Crois-tu que tu n'étais alors chrétien que de nom, ou bien s'était-il passé quelque chose de réel en toi? Il me regarda fixement: — Mon pasteur, dit-il enfin en soupirant, ce n'était pas une illusion de mon imagination. Il y avait là dedans — en montrant sa poitrine — un feu qui me dévorait et que je ne pouvais contenir, mais maintenant », ajouta-t-il avec un accent de tristesse amère, « tout est éteint, ce n'est plus qu'un tas de cendres. Les choses de Dieu, je ne les comprends plus, c'est comme le bruit d'une voiture qui a disparu dans le lointain. » Une autre fois que j'étais allé solliciter auprès de lui la libération de six de ses femmes, qui devaient être baptisées, il me dit après une longue discussion: « Je libérerai quatre de ces femmes, mais pas les deux autres. Je sais ce que c'est que d'être converti, mon nom de baptême est Jérémie; ces quatre femmes sont vraiment converties, les autres ne le sont pas, et, si vous les baptisez, vous verrez un jour que j'ai dit vrai. » L'une de ces dernières, en effet, après quelques années

de profession chrétienne, tomba dans le péché et retourna au paganisme.

A mon retour du Zambèze, je le trouvai atteint d'une paralysie partielle qui l'avait défiguré. Mais nos prières n'étaient pas exaucées, son cœur ne s'était point ramolli. Nos chrétiens étaient toujours en butte à ses vexations. M. Dormoy m'écrivait encore, il y a quelque temps, qu'un autre de nos fidèles se verrait lui aussi obligé, non seulement de quitter la station, mais d'émigrer du pays, à cause des injustices dont il était l'objet. Et la nouvelle suivante, ce fut celle de la mort de Molapo... Malgré toutes nos exhortations, toutes nos prières, toutes celles de l'Eglise, malgré ses combats et les cris de sa conscience, il est donc mort renégat, ne vomissant, m'écrivait-on peu auparavant, que « des blasphèmes contre les chrétiens et contre l'Évangile. » Ouir, mais qui peut pénétrer les secrets d'une âme avec son Dieu, et qui peut dire qu'à la dernière heure, cet enfant égaré du Seigneur n'est pas tombé entre les bras de son Père?...

Ma position vis-à-vis de lui, mon ardente affection pour lui me font éprouver la douleur de David à la mort d'Absalon !

Une autre figure amie, à Lérivé, avait aussi, quelques semaines auparavant, passé de cette terre. C'est celle d'Elia Mapiké, lui aussi un des premiers convertis de MM. Casalis et Arbousset. Sa position sociale, son caractère aimable, doux, sympathique, son intelligence de la politique indigène et le tact avec lequel il s'acquittait des missions quelquefois délicates que Moshesh lui confiait, lui avaient acquis dans la tribu une grande influence. C'était un homme faible, et, comme David, il fit une chute déplorable; mais il se releva, demeura toujours un chrétien fidèle et ne retourna jamais au monde, malgré les terribles tentations qui l'obsédaient. Il était ancien de notre Eglise, après l'avoir été pendant longtemps de celle de Morija, et comme tel c'était un évangéliste dévoué, un conseiller précieux. Il avait conservé pour ses premiers missionnaires une touchante affection. Il n'a été

malade que peu de jours, paraît-il. Sa fin paisible et heureuse fait contraste avec celle de l'homme qui l'avait persécuté avec tant d'acharnement et avec qui il devait comparaître devant Dieu. Ses dernières paroles sont caractéristiques. S'il avait comme Moïse préféré être maltraité avec le peuple de Dieu plutôt que de jouir pour un temps des délices du péché, il avait aussi déjà eu les arrhes du bonheur à venir. C'était un chrétien joyeux, et pourtant, lorsque les premiers rayons de la gloire céleste ont illuminé son tombeau, il y est descendu avec un ravissement tout nouveau, qu'il a exprimé par cette belle parole : « Kalo hasé phetho! — Le commencement n'est pas (*ne vaut pas*) la fin. »

F. COILLARD.

MISSION DE TAITI

RAÏATÉA ET TAHAA

Les Eglises taïtiennes ont accepté définitivement le projet d'organisation qui leur a été proposé, il y a un peu plus d'un an. Nous avons dit dans notre dernier rapport que ce projet était une application du système électif presbytérien offrant des conditions satisfaisantes d'ordre, de stabilité, de solidarité entre les troupeaux, d'autonomie paroissiale, et la mesure de liberté que pouvait comporter la règle préexistante de l'union avec l'Etat. Après un mûr examen et la plus libre discussion, les Eglises ont adopté ce projet à l'unanimité. Elles jouissent maintenant avec bonheur d'un sentiment de sécurité qu'elles n'avaient jamais connu, et elles manifestent sans arrière-pensée un attachement pour la France, qui était au fond de tous les cœurs, mais qu'avait souvent comprimé la partialité des chefs du Protectorat pour la mission catho-